

Tous les auteurs luxembourgeois ont cru que cela lui avait réussi. Mais la lecture de certaines pièces de famille, bien plus que les écrits tendancieux d'auteurs allemands (*libis*) voulant réhabiliter Hassenpflug tout en monopolisant le poète Koch, nous inclinent à formuler des réserves.

Après avoir obtenu la naturalisation luxembourgeoise aux termes de l'arrêté du 18. 3. 1841, Koch épousa le 11 mai de la même année OCTAVIE Mullendorff, dont Madame Weber a si bien opposé l'aimable personnalité non dépourvue d'humour — peut-être un rien trop cordon-bleu — à l'orgueilleux et froid bas bleu qu'était Henriette de Bosse.

Les premières années du jeune ménage furent heureuses et non sans bonne influence sur la productivité littéraire de Koch quoique celle-ci eût beaucoup perdu de son ardeur juvénile.

Les Koch habitaient la maison Mullendorff-Rickardt, (aujourd'hui le n° 33 de la Grand'rue). Et c'est devant le bureau qui se trouvait près de la fenêtre du coin que furent conçues la plupart des œuvres suivantes.

De 1846 à 1847 Koch fait paraître, en dehors des « *Marietieder* » et d'un fragment de drame « *Der Katholik* » (12) — le drame n'était pas son genre — les « *Erzählungen* ».

Pour la première fois il abandonne ses pseudonymes tout en réclamant la paternité de ses nouvelles, récits et poèmes parus antérieurement sous différents noms de guerre.

La parution des « *Erzählungen* » (*Der Königin Gemahl* ; *Maria bitt für mich* ; *Aus dem Leben eines bösen Jungen*) constitua à vrai dire un événement littéraire. Mais des trois nouvelles contenant toutes des parties autobiographiques — et dont les deux premières avaient déjà paru en 1841/42 dans le « *Salon* » fondé par Dingelstedt — seule la dernière, qui traitait de la guerre carliste, a acquis droit de cité dans le domaine littéraire.

Jusqu'en 1848 tous les écrits de Koch étaient soumis à la censure. Voici comment il tenta d'ironiser cette atmosphère :

« Der Leser darf auch einmal in mein Stübchen hereingucken. Da sieht er den Kandidaten Hubertus an seinen Vigilien schreiben. Sein Stuhl ist so hölzern wie der Kandidat selbst, wackelt wie der römische, und ist wie ein preussischer Leutnant ein wenig gepolstert. Auf dem Tische liegen Jean-Pauls Werke, Horaz und ein Päckchen Fidibusse von den Verhandlungen des Wiener Kongresses. Und ich möchte euch viel erzählen, von meinem Herzen und von Europas Herzen, — aber es geht nicht. Hinter Eurem Rücken, wie Ihr da zu meinem Fenster hereinsieht — steht — und sieht ebenfalls immer zu, was ich schreibe, — der deutsche Bund. » (13)

Puis, le 30 mars, il adressa à « ses chers Hessois » une nouvelle « *Vigilie* », dont la fin, citée d'après Rubensohn, était ainsi conçue :

« . . . Sogleich als ich in der Zeitung das Unerhörte gelesen, habe ich mir hier zu Luxemburg das höchste Dachzimmer, welches aufzufinden, gemietet, und habe meinen Vogel ausgehängt, der mit zensur-